



Revue européenne des migrations internationales

vol. 25 - n°3 | 2009
Anthropologie et migrations

Éditorial

Denys Cuche, Liliane Kuczynski, Anne Raulin et Élodie Razy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remi/4979>
ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009
Pagination : 7-12
ISBN : 978-2-911627-53-8
ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Denys Cuche, Liliane Kuczynski, Anne Raulin et Élodie Razy, « Éditorial », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 25 - n°3 | 2009, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remi/4979>

Éditorial

Contrairement à une idée reçue, très largement répandue dans la communauté scientifique en France, l'anthropologie n'a pas découvert tardivement la question des migrations. Il y a là une confusion regrettable avec la situation particulière de la recherche anthropologique française. Celle-ci, comme d'autres disciplines proches, la sociologie et l'histoire notamment, n'a vraiment inclus les migrations dans ses domaines de recherche qu'à partir des années soixante-dix. Les causes de cette prise en compte relativement récente des phénomènes migratoires par les chercheurs français sont aujourd'hui bien connues – elles ont fait l'objet de recherches spécifiques sur l'histoire de ces disciplines – et il n'est donc pas nécessaire de revenir là-dessus. Notons seulement ici que la création de la *Revue Européenne des Migrations Internationales* n'intervient elle-même qu'en 1985 – à l'initiative de géographes – et que le premier article d'anthropologie publié par la revue ne paraîtra que plusieurs années plus tard.

Pourtant, il existe une très ancienne tradition conceptuelle en anthropologie dans le domaine des migrations. Elle s'origine principalement dans l'anthropologie américaine, attentive dès ses débuts aux phénomènes sociaux et culturels induits par l'immigration étrangère aux États-Unis. On peut en trouver une première illustration dans le fait qu'un des concepts majeurs de l'anthropologie, qui est d'ailleurs un néologisme propre à cette discipline, le concept d'acculturation, a été inventé dès 1880 par un anthropologue nord-américain, J.-W. Powell, qui étudiait la transformation des modes de vie et de pensée des immigrants aux États-Unis. Mais c'est surtout à l'École de Chicago que l'on doit d'avoir forgé une riche tradition conceptuelle et théorique pour l'analyse du fait migratoire et du fait minoritaire urbain, qui continue d'être une source d'inspiration pour les chercheurs qui se consacrent à ces objets d'étude.

De l'École de Chicago, on retiendra en particulier l'importance accordée à la démarche anthropologique, à laquelle bon nombre de ses représentants, à commencer par William I. Thomas, qu'il est légitime de considérer comme un de ses principaux fondateurs, ont emprunté leurs méthodes d'enquête. D'une façon générale, les chercheurs de Chicago n'étaient pas très attachés à la défense des frontières disciplinaires. Pour eux, il était tout à fait habituel de recourir tout à la fois à l'anthropologie, à la sociologie et à la psychologie pour rendre compte des faits sociaux et culturels.

Du côté de l'anthropologie française, l'œuvre considérable de Roger Bastide, consacrée en grande partie aux relations interethniques et à la rencontre des cultures, constitue également une tradition conceptuelle et théorique très féconde qui est aujourd'hui revisitée par nombre de chercheurs. Mais Roger Bastide n'a eu qu'une influence tardive sur la recherche française concernant les migrations. Cela s'explique par sa très longue absence du territoire français, puisqu'il a fait une bonne part de sa carrière universitaire au Brésil (jusqu'en 1951), et aussi par le fait que ses recherches ne portaient pas sur l'immigration en France mais sur la migration forcée des esclaves africains au Brésil et ses conséquences sur la formation d'une culture afro-brésilienne. Toutefois, après son élection à la Sorbonne comme professeur d'ethnologie, en 1958, Bastide encouragera ses étudiants à s'intéresser aux transformations sociales et culturelles générées par les migrations et il sera l'un des premiers, en France, à diriger des thèses sur ces thèmes. Bastide

était lui-même proche de la tradition sociologique et anthropologique de Chicago, du fait d'une commune inspiration puisée aux sources de la sociologie allemande, et dans les années soixante il était un des seuls universitaires français à transmettre cette tradition aux étudiants.

L'anthropologie française actuelle des migrations et des minorités urbaines doit beaucoup à cet héritage. Bien qu'ayant abordé le domaine des migrations un peu plus tard que la sociologie, elle s'est depuis émancipée de l'influence qu'a pu exercer la sociologie des migrations sur ce domaine dans les années soixante-dix et s'est en particulier démarquée d'une certaine posture dénonciatrice propre à bon nombre de travaux sociologiques de ces années-là. Actuellement, l'anthropologie dialogue sans complexe avec les autres disciplines. Et elle apporte dans ce dialogue une certaine spécificité méthodologique, voire épistémologique, et notamment une attention soutenue à l'émigrant qui est présent dans tout immigrant. Fidèle à la démarche classique de la discipline, l'anthropologue des migrations s'efforce de restituer le point de vue de l'émigrant et de sa société d'origine – ce qui le conduit presque nécessairement à se rendre et à séjourner dans cette société – et, de ce fait même, il s'attache plus à rendre compte de ce que construisent socialement et culturellement les émigrants/immigrants qu'à examiner les « problèmes » que formule la société d'accueil à propos de l'immigration. Et si problèmes il y a, ceux que l'anthropologue entend étudier en priorité ce sont les problèmes que *se posent* les immigrants, de même qu'il analyse la façon dont ils les posent et les solutions qu'ils envisagent. L'anthropologie permet ainsi de saisir le phénomène migratoire dans son intégralité, émigration et immigration n'étant pas seulement deux moments de la migration mais, en quelque sorte, les deux faces indissociables d'une même réalité migratoire.

L'expérience de décentrement qui a été constitutive de l'anthropologie au siècle dernier est toujours structurante dans sa façon de penser. Pour cette discipline, la diversité culturelle n'est pas une considération récente, c'est son terreau, sa façon de percevoir le monde et de qualifier la richesse de l'humanité, non seulement à préserver mais encore à promouvoir. L'anthropologie des migrations travaille au cœur de cette réalité telle qu'elle se manifeste, non plus dans l'éloignement, qu'il soit vécu dans l'espace ou conçu dans le temps, mais au contraire dans la rencontre et la cohabitation des populations. Dans ce contexte, la diversité culturelle est non seulement pensée comme héritage mais aussi comme projet, mouvement de l'histoire, accouchant de nouvelles identités individuelles et collectives, suscitant de nouvelles interactions sociales et culturelles. La question du rapport à l'autre s'en trouve transformée. Ce n'est pas seulement reconnaître l'autre qui est à l'ordre du jour, c'est de façon beaucoup plus immédiate, comment vivre avec l'autre, au quotidien, dans sa proximité, avec ses représentations, ses valeurs, ses coutumes. Comment intégrer ces appartenances complexes, que ce soit à l'échelle de l'individu, de la ville, de la société ?

C'est ce que la tradition de pensée, que Denys CuChe décline sous les termes d'« homme marginal », fut certainement la première à envisager. S'attachant à décrire « la dimension subjective de l'expérience migratoire », elle tenta de définir la personnalité des individus participant de deux cultures, relevant ce que ces déplacements internes pouvaient avoir d'éprouvant mais aussi et surtout de bénéfique, rendant apte à créer des réponses sociales et culturelles inédites. De Georg Simmel à Chicago, en considérant

l'apport remarquable de Roger Bastide, Denys Cuhe met en perspective cette interrogation qui renvoie des échos divers mais qui concourent à donner un sens spécifique à cet « homme marginal » : ce n'est pas un homme en marge, un exclu, un rejeté, mais un homme sur la marge, capable d'articuler en lui-même cette dualité.

La réflexion sur les minorités urbaines en France suit cette même veine conceptuelle en la transposant à l'échelle collective : pour Anne Raulin, ces minorités ne sont pas à considérer comme expression d'une marginalité sociale, mais comme moteur de dynamiques économiques et culturelles qui réactivent les processus de différenciation dans un monde en voie d'uniformisation urbaine. Elles transforment la morphologie des villes, en créant des centralités minoritaires où se manifestent ces altérités collectives, se démarquant par des styles urbains originaux dans le domaine de la consommation et par l'introduction de nouveaux rituels urbains. Le théâtre des traditions se révèle être un des atouts économiques des sociétés modernes, et c'est à la lumière de ce paradoxe que cette contribution examine comment certains concepts de l'anthropologie classique peuvent servir la compréhension de ces phénomènes qui réincarnent la diversité culturelle au cœur des métropoles.

C'est cette vitalité économique et culturelle des minorités urbaines que donnent à saisir dans le contexte britannique les travaux de Pnina Werbner et Dipannita Basu. Fortes de l'observation de trois générations de femmes migrantes originaires des pays de l'Asie du sud, les auteures explorent les ressources spécifiques des entreprises culturelles que ces femmes ont mis en œuvre, initialement pour satisfaire une demande communautaire fondée sur leurs propres traditions et coutumes. Progressivement c'est un nouveau marché des biens et services ethniques qui s'est constitué en réponse à la demande de la clientèle anglaise autochtone. Ces entreprises indépendantes ont servi de tremplins aux descendantes de cette génération de femmes pour travailler dans les industries de la culture et de la communication les plus diversifiées.

Dans le contexte des migrations africaines en France, les mobilisations économiques sont observées en relation avec la dynamique associative. Ces secteurs associatifs autrefois principalement occupés par les hommes, sont aujourd'hui également animés par les femmes africaines. C'est ce que Jeanne Semin étudie entre France et Afrique pour constater que cette activité économique féminine sert l'activité rituelle et les échanges cérémoniels qui permettent la reproduction sociale tant dans le pays d'origine qu'en France. Cependant, la création de richesses pour les pays africains ne se restreint pas à ces modalités associatives : elle comprend aussi des formes particulièrement innovantes du point de vue culturel et inclut en particulier la mode vestimentaire dont l'aspect promotionnel peut prendre la forme d'événement spectaculaire, dont Pascale Berloquin-Chassany s'est faite le témoin parfois interloqué.

La capacité des minorités à fabriquer de l'événement urbain est particulièrement explicite dans le cas des fêtes germaniques au sud du Brésil étudiées par Séverine Malenfant. Par fabrication, il faut bien entendre ici une production économique et culturelle portée par une municipalité, des commerces, des industries et des sociétés savantes, et non seulement une création symbolique. La défense de la germanité – un temps mise à mal par l'affirmation de la brésilianité – demeure cependant la matrice de cette production

folklorique dont l'impact sur l'économie touristique ne cesse de croître.

Un paradoxe d'un autre genre peut caractériser la vie des familles turques immigrées en France, dont Claire Autant-Dorier a pu partager le mouvement. Moins qu'un obstacle au changement, la parenté traditionnelle ne permettrait-elle pas d'en « encaisser » les effets, en répercutant les turbulences en son sein tout en laissant ses membres libres de poursuivre leurs performances d'entrepreneurs ou de commerçants et sans mettre en danger les formes de solidarité entre les familles ?

Cette diversité d'approche est le résultat d'un long parcours que Liliane Kuczynski et Élodie Razy ont entrepris de retracer pour le domaine africaniste : elles analysent le développement de l'anthropologie de ces migrations issues de l'Afrique de l'Ouest, et l'évolution progressive des problématiques en fonction de leurs mutations, mais aussi de celles des courants théoriques. La figure du travailleur immigré hébergé en foyer dans les années soixante-dix a laissé place à des études, nombreuses et diversifiées, sur la migration féminine et la famille africaine en France, souvent prises dans les débats de société sur la viabilité d'une société pluri-culturelle. Ce courant de recherche a aussi procédé au renouvellement des approches de psycho-pathologie, d'anthropologie de la maladie, en particulier du Sida. Certaines recherches ont affirmé leur engagement auprès des populations étudiées, par la participation associative, comme l'a expérimentée Catherine Quiminal, ou par la solidarité envers les « sans-papiers ».

Pour étudier les dynamiques de ces minorités urbaines, de ces associations, des formes de la parenté, des créations culturelles, du quotidien des migrants, les anthropologues ont essentiellement employé les techniques d'enquête et le regard propres à leur discipline, tels qu'ils sont pratiqués sur d'autres terrains (exotiques ou non). Cet usage a en lui-même constitué une rupture méthodologique par rapport aux disciplines telle la sociologie, la géographie et apporté au traitement de ces thèmes une perspective différente.

L'observation participante, le temps long passé aux côtés des migrants, l'immersion dans leurs milieux, l'élucidation de la place, quelle qu'elle soit, occupée par l'ethnologue dans leur groupe, sont autant d'attitudes indispensables à la construction d'un objet de recherche véritablement anthropologique ; ils sont à distinguer de quelques mauvais usages des concepts de la discipline évoqués notamment par Claire Autant-Dorier. Une telle approche exigeante a permis à Pnina Werbner et Dipannita Basu d'aller au-delà de certaines données présentées comme allant de soi dans les médias, qui mettent exclusivement en avant la réussite masculine des entrepreneurs originaires d'Asie du Sud en Grande-Bretagne ; ces auteures dévoilent le rôle essentiel tenu par les femmes dans certains secteurs économiques. De même, ce sont de longs séjours auprès de familles turques en France et en Turquie qui ont conduit Claire Autant-Dorier à s'intéresser de près aux formes d'alliance et de parenté pratiquées par celles-ci et d'en proposer une analyse autrement plus complexe que celle visant à en faire des « mariages forcés ».

Cette démarche anthropologique appliquée à l'étude des migrations n'est en fait pas récente, comme le souligne Denys Cuche. Pourtant il est des domaines où cet abord a peine à être reconnu, non pas aux yeux des autres disciplines mais paradoxalement au sein même du milieu des anthropologues. Retraçant la genèse des études sur les

migrations africaines en France, Liliane Kuczynski et Élodie Razy montrent que jusqu'au seuil des années quatre-vingt-dix, l'africanisme alors dominant a résisté à considérer celles-ci comme relevant de l'anthropologie. La publication de ces recherches hors des supports consacrés de la recherche anthropologique le prouve. C'est donc en s'appuyant sur d'autres fondements, en particulier ceux de l'anthropologie urbaine, que ce champ d'études, aujourd'hui fertile, a pu se constituer.

Impliquant temps long – nécessité souvent mal comprise par les autres disciplines alors qu'elle est consubstantielle à la démarche –, investissement personnel du chercheur, questionnement des catégories d'analyse utilisées, aussi bien celles produites par les membres du groupe étudié que par la presse, ou par les politiques publiques, qui s'intéressent de très près aux migrants, l'abord anthropologique des migrations peut se faire dans des conditions assez originales : étudiant la construction d'une « identité noire » par les créateurs de mode africains, c'est propulsée dans la position stratégique d'assistante que Pascale Berloquin-Chassany a pu observer les jeux complexes et ambigus de décentrement-recentrement par rapport à l'Afrique lors d'un défilé « surréaliste » organisé dans un univers africain entièrement recomposé. Cette démarche participante peut aussi être poussée assez loin, comme l'a pratiquée Catherine Quiminal sur l'un de ses terrains en France et au Mali : elle décrit de quelle manière elle a associé ses informateurs à sa recherche, lisant et commentant avec eux des textes d'ethnologues, confrontant avec eux ses interprétations et son analyse, dans chaque situation, de leurs places respectives.

Enfin l'approche anthropologique se révèle féconde lorsque, inversant la focale, le chercheur ne se penche plus sur des groupes ou des individus migrants mais sur les institutions créées pour les prendre en charge. Marion Fresia montre qu'il est possible d'étudier une organisation internationale de la taille du HCR, véritable « nébuleuse » fondée sur la mobilité de ses membres et la production de nombreuses normes hiérarchiques, en pratiquant la « participation observante », en utilisant une micro-échelle d'analyse, en analysant des cas empiriques, en reconstituant des itinéraires et des réseaux professionnels, en analysant le vocabulaire *emic* utilisé ; c'est par ces méthodes éprouvées en anthropologie qu'elle parvient à mettre à jour les décalages, les écarts par rapport au fonctionnement idéalisé de cette « communauté imaginée ».

Cependant l'anthropologie des migrations traite d'individus et/ou de groupes circulant entre différents espaces, entrant en interaction avec divers milieux ; il en est ainsi des dynamiques commerciales, familiales, des pratiques religieuses dont certaines sortent largement de leur milieu pour intéresser des citoyens de toutes origines : l'article de Liliane Kuczynski et Élodie Razy en donne plusieurs exemples. L'ensemble des contributions à ce numéro montre qu'il est impossible, comme l'aurait fait l'anthropologie classique, d'étudier les groupes migrants comme des isolats, impossible par conséquent, d'en présenter l'analyse sous la forme de la traditionnelle monographie. Débordant largement la prise en compte d'un « local » où les migrants se seraient installés, les anthropologues suivent la mobilité et la fluidité de leur objet et travaillent désormais sur des « terrains » nettement moins circonscrits ; ils affinent leurs méthodes pour suivre les réseaux transnationaux, accompagnent les migrants à travers divers pays et continents, analysent l'économie de ces déplacements dans les initiatives comme dans le cycle de vie des individus. Ces recherches sur les migrations ont contribué à ancrer techniques et perspectives

nouvelles dans l'anthropologie générale.

L'une des formes les plus saillantes de ce renouvellement est ce qu'on a nommé l'« ethnographie multisituée ». Née des analyses de la mondialisation et de la « déterritorialisation » (Appadurai, Marcus), elle a été vite prise en considération par les anthropologues travaillant sur les migrations, mais rarement mise à l'épreuve. C'est ce que tente Jeanne Semin : elle retrace la genèse de la notion, en propose une discussion épistémologique, montre son ancrage, au-delà des travaux américains contemporains, dans la tradition de l'observation ethnographique et évalue, à partir de son propre travail en cours sur la pratique des tontines par les femmes d'Afrique de l'Ouest, les méthodes à employer pour la mettre en œuvre, et ses apports réels à la compréhension des faits migratoires.

Il n'existe plus aujourd'hui de frontières étanches entre les disciplines, qui participent toutes de « territoires circulatoires » des idées et des méthodes. Cependant leurs origines sont encore perceptibles dans leurs postures épistémologiques : construction des objets, conceptualisations, positionnements idéologiques et spécificités méthodologiques. Si, à l'invitation de la *Revue Européenne des Migrations Internationales*, les auteurs de ce numéro ont cherché à préciser les apports de l'anthropologie à la connaissance des migrations, c'est que les migrations sont une voie d'expérimentation nouvelle et une chance pour l'anthropologie, celle de ne pas être une science du passé mais une contribution à l'avenir de sociétés dont les mouvements sont autant facteurs de différenciation que d'uniformisation.

Denys CUCHE, Liliane KUCZYNSKI, Anne RAULIN,
avec la collaboration d'Élodie RAZY